

Sur les lambeaux de tapisserie qui pendaient des murs, Fritz et les pères avaient cloué des feuillages : une épaisse couche de sable couvrait les dalles ; des bottes d'herbes et de fleurs bouchaient les ouvertures, laissant filtrer à peine quelque tremblant rayon d'étoile.

Fritz fut pleinement récompensé de la peine qu'il avait prise par la joie que manifesta sa jeune maîtresse. Elle exigea que lui et les autres domestiques, qui refusaient de s'asseoir devant elle, prissent les vieux escabeaux aux armes de Conrad, rangés près du feu ; et craignant le froid du sol, malgré le sable pour le pied goutteux de Fritz, elle lui fit un tabouret d'un des manteaux de fourrure apportés pour elle.

Cette installation terminée, Mlle Mina et André se mirent au piano, Mlle Dumont se disposa à tourner les pages, et le nocturne concert commença, à l'émerveillement des auditeurs, par la sérénade de Schubert.

Il y eut alors, dans l'immense salle, une résonnance magique ; l'amoureuse mélodie, répercutée par l'écho dans les profondeurs des ruines, revenait aux oreilles avec des sons mourants d'une langueur ineffable. André sentait passer sur lui un souffle de flamme ; Mlle Mina, les yeux noyés dans une extase, les lèvres entr'ouvertes par la respiration plus pressée, semblait éprouver un imperceptible tressaillement, chaque fois que ses doigts effleuraient sur les touches la main brûlante de son "damoiseau."

Après ce début, vint le tour des musiques "à fendre l'âme," coupées d'airs nationaux vifs et dansants. L'un deux, joué par Mlle Dumont, et accompagné par la muette des pères, fut une petite perle de grâce champêtre. Ensuite André chanta : *Faites-lui mes aveux*, de Faust ; Mlle Mina, *Car je suis ton bon ange*, du *Domino noir* ; Mlle Dumont, la chanson de *Mignon*. Tendres et douces paroles que l'écho alla redire, en la chambre de la duchesse Gisèle, à la jeune ombre du baron Wolfrang.

Ce morceau terminé, Fritz avertit sa maîtresse qu'il était trois heures et qu'elle était servie.

Mlle Mina, Mlle Dumont et André, au haut bout de la grande table de chêne vermoulu, jonchée de myrtes, les domestiques et les pères à l'autre bout, ou soupa "à la patriarcale," après un grave *Benedicite* de la charmante hôtesse, qui s'amusa beaucoup de l'air recueilli des pères buvant le vin d'Espagne. L'aube blanchissait les fonds lointains du ciel, lorsque le repas s'acheva. Pendant que les gens s'en allaient avec les torches sceller les chevaux, et que Mlle Dumont aidait Fritz à rallumer les lanternes, André joua dans l'ombre la *valse des adieux*. Mlle Mina l'écouta au coin du feu, dans la pose de la *Madeleine* de Canova, sans retourner la tête. En fermant le piano, André avait les yeux rouges.

Un quart d'heure après, on était en route.

Ce fut le 1er septembre, par une fraîche et lumineuse matinée, qu'André quitta Rosenthal. Le duc, revenu exprès de Vienne, lui exprima chaudement la sympathie qu'il avait inspirée à lui et à tous dans sa maison, et très délicatement, en outre, lui fit comprendre qu'il le tenait pour un parfait galant homme.

Mlle Mina, animée et assez nerveuse, à ce qu'il parut au jeune homme, déclara qu'elle accompagnerait, avec Fritz, son "damoiseau" jusqu'aux environs de la station, ce qui lui ferait sa promenade de ce jour-là, et l'on partit.

Mlle Mina galopait à la portière de la voiture ; un peu pâle, les lèvres serrées par une légère contraction, elle gardait le silence. André la contemplait avec un inexprimable déchirement, tandis qu'une voix intérieure lui criait :

"C'est le bonheur que tu laisses ! c'est l'idéal réalisé de ta jeunesse ; c'est l'âme que Dieu avait choisie au ciel pour répondre à ton âme ici-bas ! ..."

A ce moment, Mlle Mina lui montra, flottant dans un rayon de soleil, un fil de la Vierge qui descendait vers eux.

—Voyez, mon damoiseau, fit-elle avec un demi-sourire, là-haut, aussi, on vous regrette pour nous, voilà ce que les anges m'envoient pour vous attacher. ...

Elle saisit le fil et l'inclina vers lui.

Il dut faire un effort pour ne pas saisir sa main, un instant déglantée, et la couvrir de baisers.

—Hélas ! pensa-t-il, si c'est à moi que la destinée la réservait, pourquoi a-t-elle élevé entre nous cette barrière de parchemins et de millions ?

Enfin, à l'entrée de la ville, il fallut se séparer.

—Adieu ! mademoiselle Mina... dit André d'une voix sourde, adieu !

Il ne put ajouter une parole. Elle, sans parler, lui tendit ses mains, baissant ses longues paupières sur deux larmes dissimulées, et brusquement tourna bride. André se jeta dans le fond de la voiture en étouffant un sanglot.

C'est ainsi que ce charmant amour, ce mal "étrange et doux," dont Mlle Mina n'avait pas trouvé le nom, fut tranché dans sa fleur.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

Bazar au profit des Orphelins

Le bazar annuel au profit des "Orphelins Catholiques" No 1135, rue Ste-Catherine, s'ouvrira le lundi 15 janvier prochain, à 11h. A. M., et se continuera tous les jours jusqu'au samedi soir de la même semaine.

Les dames et messieurs qui s'intéressent à l'œuvre, et le public en général, sont priés de s'y rendre dès les premiers jours.

Toutes contributions, en argent, provisions ou effets, devront être adressées au No ci-dessus indiqué, où elles seront reçues avec reconnaissance.

Mme D. LAFRAMBOISE,
Secrétaire.

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la Noix Longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix Longues de MCGALE, reconnues aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.

LA CAISSE 5772

Le 16 janvier 18..., arrivait de Grenoble à Paris, en destination de la gare de Lyon, bureau restant, une caisse en bois d'assez grandes dimensions et solidement clouée.

Une carte était collée sur le couvercle... et cette carte, écrite à la main, portait un nom :

Alfred Jolybois.

Pas d'autre indication.

La caisse ressemblait, du reste, à toutes les caisses. On la mit dans un hangar avec d'autres colis. Elle y resta cinq jours.

Le chef magasinier était assis, le matin du sixième jour, dans le hangar, déjeunant et lisant son journal, quand une odeur singulière lui fit lever la tête.

C'était une odeur fade, comme celle des viandes avancées. Il appela un magasinier.

—Y a-t-il ici du gibier ?

Il n'y en avait pas.

Etrange ! Le magasinier fit le tour du hangar, flaira les colis l'un après l'autre, et finalement reconnut que l'odeur partait de la caisse en question.

Il dégelait depuis plusieurs jours ; c'était cela sans doute qui avait déterminé la fermentation à l'intérieur.

Il était étonnant, en tous cas, qu'une caisse, renfermant des matières sujettes à détérioration, eut été expédiée comme un simple colis : il était surtout étonnant qu'on ne l'eût pas réclamée depuis six jours.

Et puis, ce M. Alfred Jolybois, écrit à la main sur la carte, sans adresse, qui le connaissait ? L'expéditeur était un M. Louis, de Grenoble. Tout le monde s'appelle Louis, Pierre, Paul... On n'en était pas plus avancé.

De là à la pensée d'un crime, il n'y avait qu'un pas. Tout le monde avait encore présente à l'esprit la caisse où l'on avait trouvé le corps d'une femme coupée en morceaux dans une gare d'une des principales villes de l'Europe. Les émanations, le mystère, l'insuffisance des indications, la caisse elle-même, longue, étroite, avec ses planches à peine rabotées, suffisaient amplement, dans le cas actuel, à réveiller le souvenir de cette horrible découverte.

Justement passait le sous-chef de la gare, le chef magasinier lui fit part de ses soupçons.

—C'est vrai, au fait... Diable !

Et le sous-chef manda le commissaire de police.

Tout annonçait un crime. Le commissaire ordonna l'ouverture de la caisse.

On vit quelque chose d'horrible. Couchée à plat dans la sciure, sans mains, sans pieds, une forme d'une apparence vaguement humaine, tant les mutilations l'avaient rendue méconnaissable, occupait le fond de la caisse. Pas de tête : on l'avait coupée. La peau avait été enlevée sur tout le corps. Quant aux chairs, elles étaient devenues d'un bleu noir, hideux. Le cadavre portait à la poitrine une large blessure, suite d'un coup de couteau, assurément. Le crime paraissait remonter à huit ou dix jours.

Le commissaire fit aussitôt transporter la caisse dans un magasin spécial, et télégraphia à Grenoble.

—Connaissez-vous un M. Jolybois ?

—Non.

—Connaissez-vous un M. Louis ?

—Non.

C'était formel. On était en présence d'un crime monstrueux accompli au milieu des plus mystérieuses circonstances.

En même temps qu'il télégraphiait à Grenoble, le commissaire faisait prévenir le procureur de la République.

Déjà le bruit s'était répandu : des voyageurs se pressaient aux abords du cabinet du commissaire de police. Il fallut disperser les rassemblements. On disait qu'on avait cru reconnaître le cadavre d'un des principaux négociants de Grenoble ; d'autres parlaient d'un grand-père assassiné par son petit-fils. Une seule chose paraissait claire : le cadavre était celui d'une personne d'âge, naturellement affaissée et très obèse.

L'agitation est à son comble dans la gare.

Tout à coup un mouvement se fit à l'intérieur ; un petit homme à lunettes, l'air digne et froid, chauve, venait d'entrer en compagnie d'un autre petit homme, à lunettes bleues, celui-là, dans le cabinet du commissaire de police.

Tout le monde sut en un instant que c'étaient le procureur de la République et son greffier.

L'attention était si universellement dirigée de ce côté, qu'un monsieur qui descendait du train de Lyon et qui désirait un renseignement, put à peine se faire entendre.

—Mais enfin me direz-vous !

—Quoi ?

—C'est la seconde fois que je vous demande si vous n'avez pas reçu une caisse, bureau restant ?

—Quelle caisse ?

—Une caisse déposée à Grenoble, il y a six jours.

L'employé fit un bond.

Grenoble ! six jours ! C'était peut-être l'assassin.

Il pria l'inconnu de le suivre, lui fit traverser rapi-

dement le groupe de personnes qui piétinaient à la porte du commissaire de police, et tout à coup, le poussant dans le cabinet :

—C'est le monsieur qui vient réclamer le n° 5772, dit-il.

Le personnage introduit ainsi était un homme de haute taille, la barbe longue, la peau brisée, l'air résolu. Il portait une pelisse ; ses manières étaient distinguées. A coup sûr, si c'était l'assassin, ce n'est pas un assassin vulgaire. Il parut vivement impressionné à la vue des personnes qui remplissaient le cabinet et qui toutes le regardaient. Le silence était énorme. Il fit pourtant quelques pas et réitéra la question qu'il avait posée à l'employé, mais cette fois d'une voix moins assurée.

Ce fut le procureur de la République qui lui répondit lui-même :

—N'est-ce pas une caisse en planches ?

—Parfaitement.

—Et vous venez la réclamer ?

—Oui.

—Vous êtes alors M. Alfred...

—Jolybois... j'ai cet honneur.

Depuis quelques instants, le monsieur à la pelisse semblait mal à l'aise, et jetait à droite et à gauche des regards inquiets. Ses regards furent remarqués. Peut-être se sentait-il menacé. Peut-être cherchait-il une issue.

Le commissaire fit un signe : les portes furent occupées par des agents.

Le monsieur se troublait visiblement.

—Vous pâlissez, monsieur, lui dit le magistrat.

—Du tout, mais cette odeur...

—Cette odeur, monsieur, vient de votre caisse.

—De ma caisse ? grands dieux ! aurait-on découvert ? ...

Et son visage se décomposa entièrement.

Nul doute : on tenait l'auteur du crime.

La caisse était dans un coin du cabinet : on l'y conduisit.

Le procureur de la République prit de nouveau la parole.

—Vous reconnaissez que cette caisse est la vôtre ?

—Je vous ai déjà dit que oui.

—Permettez... vous êtes en présence de la justice...

Procédons logiquement, s'il vous plaît. Reconnaissez-vous aussi la victime ?

—Je m'en flatte... c'est moi qui ai fait le coup.

—Précisez. Dans quelles circonstances ?

—J'étais à Briançon... Nous avions un vieux compte à régler ensemble. Depuis longtemps déjà, je le guettais. Un jour, je le rencontre au détour d'un chemin, dans la montagne... Il vient à moi ; je le couche en joue. Je le manque une première fois. La seconde fois, ma balle ne fait que l'effleurer... Déjà il est sur moi, il me serre dans ses bras, il va m'étouffer...

Je parvins heureusement à mettre la main sur mon couteau, et le temps de regarder dans les yeux, je lui plonge la lame dans le ventre jusqu'à la garde... Cette blessure que vous voyez, monsieur, c'est moi qui la lui ai faite... Il roule à terre, je me relève : il était mort.

(en ricanant.) On l'a mis dans une caisse. Je comptais être en même temps que la caisse à Paris... Par malheur, j'ai été retenu en chemin.

Rarement, on avait vu pareil cynisme : peut-être avait-on affaire à un fou.

—Ainsi donc, vous avouez, dit le magistrat. Mais il ne vous a pas suffi de frapper... Ces mutilations...

Sans doute. Il n'y avait pas moyen de l'expédier autrement.

—Puis vous l'avez écorché !

—Dame !

—La justice appréciera... Je vous poserais une dernière question. Son nom.

—Son nom ?... Cela n'est pas sérieux, monsieur.

—Soyez convenable... Quel est son nom ?

—Je vous promets que je ne me suis jamais soucié de le lui demander.

—Vous avez donc frappé un être que vous connaissez à peine ?

—Vous auriez agi comme moi.

—Vous avait-il causé quelque dommage, au moins ?

—Aucun personnellement.

—Pourtant on ne tue pas sans raison son semblable !

—Mon semblable !

Le monsieur eut un rire nerveux qui glaça les assistants.

—Cette conduite est inconvenante, fit le magistrat. Monsieur le commissaire, emparez-vous de cet homme.

—Mais du tout, je ne veux pas moi, exclama le monsieur au colis... Il y a malentendu.

—Malentendu !

—Ce que vous avez pris pour mon semblable...

—Eh bien ?

—Mais c'est un ours ?

CAMILLE LEMONNIER.

Le silence que la religion impose à la raison l'humilie ; mais c'est une humiliation salutaire qui empêche la raison de s'égarer, et qui la tient dans les justes limites où elle doit être resserrée. BOURDALOUE.